

ANTIRESSE

Observe • Analyse • Intervient

Notre-Dame des Chats perdus

Grains de sable

Des mots et des âmes

Mort de Vladlen Tatarsky

L'art de dire des conneries



N° 384 | 9.4.2023



LE BRUIT DU TEMPS par Slobodan Despot

Notre-Dame des Chats perdus

CE SERA PÂQUES POUR LES CHRÉTIENS D'OCCIDENT ET LE DIMANCHE DES RAMEAUX POUR LES ORTHODOXES LORSQUE CETTE ÉDITION DE L'ANTIPRESSE VOUS PARVIENDRA. NOUS DÉCLARONS DONC LA TRÊVE EN CES SEMAINES SAINTES, NOUS ARRÊTONS UN INSTANT LE SOMBRE CHARIOT DES AFFAIRES DU MONDE ET NOUS REMPLAÇONS LE BROUHAHA DES TWEETS ET DES TÉLÉGRAMMES PAR UNE MUSIQUE SANS MALICE ET SANS PESANTEUR. JE PROPOSE LE CARNAVAL DES ANIMAUX, DE CAMILLE SAINT-SAËNS. EN HONNEUR, BIEN ENTENDU, DE L'ÂNESSE QUI PORTA LE CHRIST DANS LA VILLE DE JÉRUSALEM ET DE TOUTES LES BÊTES QUI SANS NOUS JUGER ONT PRÊTÉ LEUR ÉCHINE À NOS PEINES, NOS VICÉS ET NOS EXPLOITS, JUSQU'À PORTER DIEU LUI-MÊME VERS SON DESTIN.

Ahimsa signifie littéralement «non-violence», et plus généralement «respect de la vie». C'est aussi un concept de la philosophie indienne: la «bienveillance». Le mot *ahimsā* désigne proprement «l'action ou le fait de ne causer de nuisance à nulle vie». (Wikipedia.)

Ce n'est pas dans le monde chrétien que j'ai vu le témoignage d'amour le plus extravagant pour les animaux. Parmi les mille religions étranges de

l'Inde, la secte des jaïns se détache par sa candeur. Les jaïns se refusent à faire du mal à une quelconque créature vivante. Ils vont nus — dans la mesure du possible —, scrutent le sol sous leurs pieds à chaque pas pour ne pas écraser quelque fourmi, ne mangent que des végétaux et portent même un masque pour ne pas aspirer les mouches.

En face de la Forteresse Rouge de

Delhi, où affluent les visiteurs du monde entier, se trouve un temple jaïn avec un hospice unique au monde: l'hôpital des oiseaux. Quels spécimens rares et menacés, dans ce pays grailant de volatiles, ont le privilège de ce sanatorium? Eh bien... tous. Jusqu'à la plus moche des corneilles. Toute aile cassée y sera réparée par les vétérinaires, sans distinction de ramage ni de plumage, même si dix mille individus vigoureux de la même espèce couvrent de fiente les rues du quartier. «N'y a-t-il pas assez d'enfants malades à soigner dans ce pays?» s'insurge le touriste occidental, fils spirituel du Docteur Schweitzer et de Mère Teresa. Bien sûr qu'il y en a. Mais l'enfant deviendra homme et l'animal restera sans péché. Le respect agissant des animaux est un culte rendu à l'innocence. Il relève, d'une certaine façon, d'une spiritualité supérieure. Je l'ai retrouvé dans l'âme mystique et noble de Franz Weber (dont Patrick Lopreno saluait la mémoire dans le dernier numéro). Et aussi, malgré tous les ronchonnages des théologiens, chez beaucoup de religieux des deux confessions, à commencer bien entendu par François d'Assise.

On peut suivre sur YouTube les jeux de l'ermite Ambroise avec sa louve adoptée, dans les montagnes de Serbie. Et l'amitié du grand saint russe Séraphim de Sarov avec son ours est entrée dans l'iconographie. Mais c'est l'histoire de la mère Arsénie et de ses chats qui est la plus étonnante et la plus admirable.

UNE MÈRE LOUVE

A voir son visage lumineux cerclé par le voile, on peine à croire qu'elle approche de la cinquantaine. Comme souvent, les épouses du Christ n'ont pas d'âge. Pourtant, mère Arsénie mène dans son monastère une vie de forçat. Des années durant, elle a pétri le pain dix-huit heures par jour, à la main, pour toute la communauté. Son orphelinat pour les animaux ne lui a longtemps valu aucune dispense, ni même une sympathie particulière. La vie est dure en Russie, dans les monastères encore plus qu'ailleurs. Dans ce climat impitoyable, un animal domestique jeté à la rue en hiver est sûr de finir gelé. Depuis qu'on a oublié dans l'enceinte du couvent un chaton mutilé, Arsénie n'a jamais pu refuser les soins à un seul animal et — hélas — cela s'est su. Paniers et cartons ont commencé à s'accumuler à sa porte. De toute façon, le monastère faisait déjà office de terminus. Ceux qui n'avaient pas le courage d'étouffer les chats, ou de les balancer dans le Don lestés d'une brique, ceux qui s'étaient dégoûtés de fourrer les chiots dans la chaudière, savaient où se décharger de l'encombrant fardeau. «Dans une dépendance désaffectée du couvent, on avait même trouvé des animaux pendus.» Lorsque son hospice a eu les honneurs de la télévision nationale, les colis ont commencé d'affluer même depuis Moscou. Arsénie avait cru que cela aiderait à leur trouver des familles d'accueil: la célébrité n'a eu que l'effet inverse. Le prieur l'avait bien mise en garde. Il connaît

les hommes. «Les gens sont affreux. Incroyablement durs. Je n'arrive pas à éveiller la miséricorde en eux sans utiliser les gros mots.» La moniale raconte son étrange sacerdoce d'une voix douce, presque enfantine, mais sans émotion particulière. C'est sa mission, sa vie et son destin. Elle avoue qu'elle ne devrait pas juger les gens, c'est péché... mais elle n'y arrive pas.

Lorsqu'elle a recueilli son premier chaton blessé, une sœur exaspérée par les miaulements est allée la dénoncer au prier du monastère. Lequel a ordonné qu'on le mette dehors. Elle a refusé. «Mais tu lui dois une obéissance aveugle, s'est insurgée l'autre moniale. — Obéissance oui, aveugle non. Essaie donc de toucher au minet et tu en prends une au milieu du front!» Si on lui avait ordonné de planter des choux avec les racines en l'air, dit-elle, elle n'eût pas obéi non plus. Derrière son teint de camomille et sa voix de verveine, mère Arsénie est une vraie louve. L'austère prier a fini par fermer les yeux, comme toute la communauté, devant cette inébranlable détermination. Qu'elle les sauve et les soigne tant qu'elle veut, pourvu que les bêtes n'aillent pas souiller les allées. La réalisatrice qui a filmé son portrait n'en revient pas. Elle-même est athée, tatouée, un peu hommasse. Une vocation si pure la dépasse. «En somme, vous êtes une sainte ou une folle? — Sainte pour les gens du dehors, folle pour le monastère.»

Il y a plus d'un quart de siècle Arsénie a bifurqué de la faculté

de géophysique vers la vie monacale. Sans aucun regret. Et elle s'y est immergée par les tâches les plus dures. En plus de sa croisade animale. «Vous venez pourtant d'une famille complètement laïque... — Oui. Mais en principe je n'aurais pas dû venir au monde, les médecins l'avaient exclu. Ma mère avait quand même fini par prier la Mère de Dieu pour enfanter, après la mort de son fils premier-né. Quant à moi, dès l'âge de cinq ans, toute seule, j'ai arrêté de manger la viande, le poisson et les œufs. Je ne voulais pas faire de mal au vivant.» Sa voie était tracée, mais elle ne l'a comprise que bien plus tard. Tel le jeune Bouddha, la future mère Arsénie se demandait sans cesse: pourquoi la souffrance, pourquoi la cruauté, pourquoi la mort? Un jour, toute petite, elle avait vu avec horreur des gosses crucifier un chat. Plus tard, elle s'était senti la mission de soigner les autres, mais voilà... «Avec ma meilleure amie, on voulait s'inscrire en médecine. Mais nous sommes tombées par hasard dans une salle de dissection, avec ce corps écorché sur la table qui sentait le formol. Je ne pouvais le supporter. Moins encore l'idée de disséquer des souris et des grenouilles vivantes. On a pris géophysique.»

En vingt-cinq ans, Arsénie a recueilli et soigné plus de 20 000 chatons, chiots, pigeons, chauves-souris et autres bêtes en détresse. Il faut entretenir toute cette ménagerie: le vétérinaire, la nourriture... Elle compte au moins mille roubles (plus de 20 euros) par

tête. Comment une moniale, qui ne reçoit aucun salaire, peut-elle trouver tout cet argent? Elle a un compte Instagram qui l'aidait à placer des bêtes, à recevoir quelques sous aussi. Mais Instagram est perturbé en Russie. Il y a encore sa page VK et sa chaîne YouTube. Mais ce sont des miettes. Rien ne se ferait sans ses deux mécènes: sa mère, d'abord. Et le vieux concierge du monastère, qui vit lui-même avec des chats estropiés. Chaque petite vie arrachée à l'indifférence, dans ces conditions, est un miracle. Car le miracle scintille sous les pas de cette humble nonne.

**VACANCES TROPICALES,
AUTO, CABANON...**

Un été, alors qu'elle souffrait d'un nerf enflammé et qu'elle portait un chaton presque décapité, un photographe a passé le portail du monastère. Il lui a demandé de lui indiquer les plus belles vues. Elle l'a envoyé photographier les environs du haut du clocher. «Je l'avais oublié depuis longtemps, cet homme. Et soudain, alors que j'étais brisée de fatigue et que je priais Dieu de m'envoyer quelqu'un pour me donner du repos, j'ai eu des nouvelles de lui. Ses photos prises chez nous lui avaient valu un prix international. Comme il venait de perdre sa mère, il a décidé



de me faire un cadeau en mémoire de sa mère défunte. “J’irais n’importe où en mémoire de votre mère”, ai-je dit.»

Ce fut une île perdue des Seychelles. Le photographe avait loué un bungalow pour elle et acheté les billets d’avion. Elle n’avait plus qu’à s’embarquer. «Mais, à part les billets, je n’avais rien. Aucun argent. Il m’avait accompagné à l’aéroport et, au dernier moment, il m’a demandé si j’avais une pharmacie. Rien du tout. Alors il m’a tendu une bouteille de cognac à mettre dans mes bagages. Pour me désinfecter, me soigner, au cas où...» Évidemment, elle ne buvait pas. Mais la bouteille de cognac lui a résolu un autre problème: c’était son ticket-repas. «J’ai fait la connaissance d’une famille française. Je passais chez eux le soir avec ma bouteille, j’offrais le digestif et ils partageaient leur dîner avec moi.» Arsénie n’a jamais revu le photographe, mais ce séjour, dit-elle, lui a sauvé la vie. La providence devait lui envoyer un autre sauveur. Andréi, un forgeron qui travaillait au monastère, l’avait assistée des années durant, portant les charges les plus lourdes, trimbal-

lant les cages à animaux. Puis il est tombé malade du cancer. Arsénie le veillait dans son agonie. «Deux jours avant de mourir, il m’a dit: “Je me fais tellement de soucis: comment vas-tu t’en sortir sans moi?” Mais voilà, j’ai hérité d’une datcha, je t’ai inscrite comme héritière. Tu n’as plus qu’à la vendre et t’acheter une voiture avec l’argent. Comme ça au moins, tu n’auras plus à compter sur les transports publics.» Le prix de la datcha n’avait pas suffi, mais la mère d’Arsénie a rajouté la différence. Désormais, elle peut trimbaler seule ses pensionnaires avec sa petite voiture.

Même le pavillon où elle loge avec ses protégés est un don du ciel. L’ancien cabanon qu’elle avait retapé avec le concierge pour servir de dispensaire avait été détruit par ordre de l’administration supérieure. La moniale, le concierge et leurs bêtes se retrouvaient à la rue, désespérés. Une semaine plus tard, une bénévoles venue de la ville rachetait une dépendance et lui en faisait don.

L’ANIMAL EST UNE ÂME

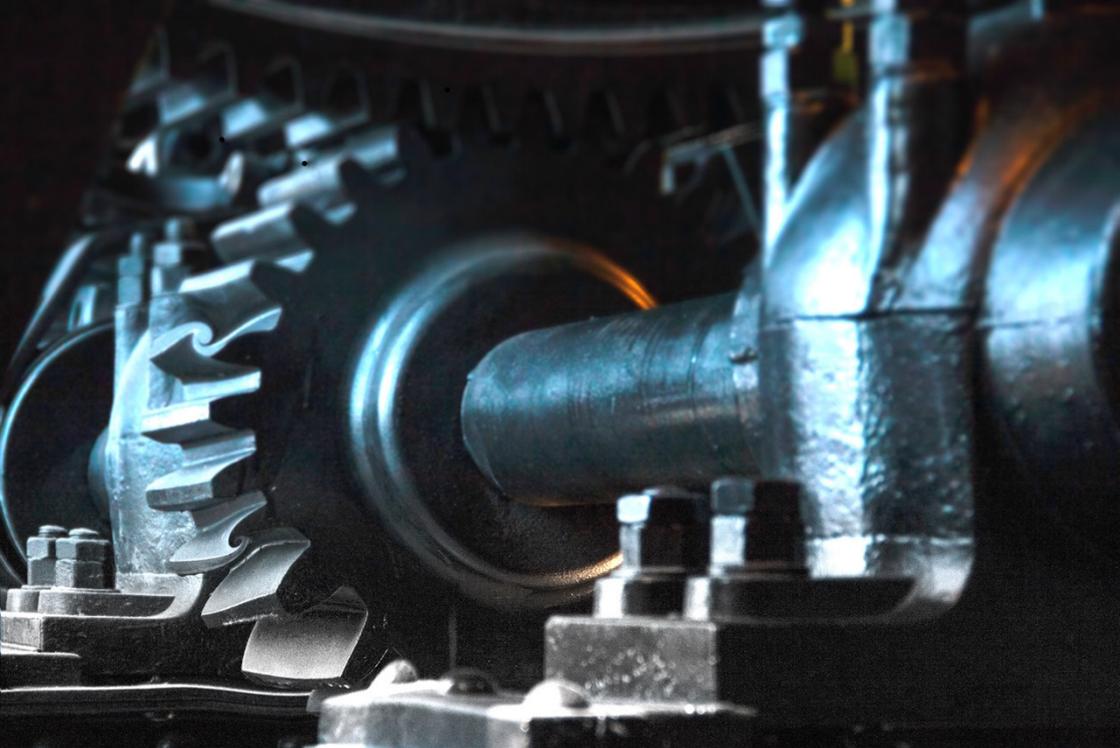
Arsénie n’est ni particulièrement aidée, ni persécutée dans sa communauté. Le prier, qui ne donne aucune dispense aux sœurs pour lui venir en aide, lui demande parfois, mais en privé, des nouvelles des chatons. Sans doute la tient-on pour une folle en Christ avec une charité intense et particulière. Son statut équivoque traduit toute la gêne du christianisme envers nos frères

inférieurs. Dans toute notre littérature, à ma connaissance, seuls Tolstoï dans sa nouvelle du *Cheval* et C. S. Lewis, avec son ours «Mr. Bultitude» dans *Cette hideuse puissance*, ont su exprimer tout ce que le mot *animal* contient d’âme et combien cette âme est proche de notre propre rêve d’innocence.

À la fin, lorsqu’on lui demande de but en blanc de livrer en quelques mots la clef de sa philosophie, mère Arsénie parle du paradis que serait notre vie sur terre si seulement nous suivions la voie du Christ. Laquelle nous est illuminée, de sa Nativité à l’ultime semaine, par des bêtes silencieuses et humbles.

POST-SCRIPTUM

L’orphelinat des animaux de mère Arsénie possède sa chaîne YouTube, avec quelques charmants portraits de pensionnaires à placer et des vues du splendide monastère d’azur qui les abrite. Le documentaire d’où est tiré ce récit a été tourné en 2022 par la vidéaste Elena Pogrebijkaïa, auteur de reportages poignants et parfois insoutenables sur la Russie contemporaine. Depuis que Yulia m’a signalé ce canal, il m’est difficile de m’en détacher. C’est comme si Charles Dickens avait écrit ses récits une caméra à l’épaule. Le mal, la mort, l’injustice, mais aussi la grandeur humaine, y sont dépeints dans leur vérité crue, sans pathos et sans complaisance. Nous y reviendrons sans doute.



ENFUMAGES par Eric Werner

Le grain de sable dans la machine

L N'Y A PAS DE CRIMINALITÉ D'ÉTAT SI TOUT LE MONDE EST D'ACCORD AVEC LES AGISSEMENTS DE L'ÉTAT. IL N'Y A PAS D'INJUSTICE SI PERSONNE NE LA DÉNONCE. TOUT VA POUR LE MIEUX DANS LE MEILLEUR DES MONDES POSSIBLES. SAUF QUE PARFOIS, DES FÂCHEUX SE MANIFESTENT...

Un ami à moi, lecteur de l'Anti-*presse*, après avoir lu il y a quinze jours l'article de Slobodan Despot sur l'affaire Brandt, me disait: «Ce n'est plus la Suisse!»

Simon Brandt, rappelons-le, est cet ancien député genevois qui, en décembre 2019, pour s'être intéressé d'un peu trop près à une affaire de notes de frais, a été malmené par l'État de droit local dans le cadre d'une arrestation que beaucoup ont jugée ensuite abusive. Des policiers

l'ont interpellé au petit matin, avant, semble-t-il, de lui faire subir une fouille à nu et d'essayer de lui soutirer des renseignements relatifs à une autre affaire. Ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'il a pu entrer en contact avec son avocat. On lui a également confisqué son téléphone portable. Etc. Ce sont les méthodes de l'antiterrorisme. Mais elles se sont aujourd'hui routinisées. C'est désormais la manière habituelle de travailler de la police, pas seulement

d'ailleurs en Suisse, mais partout en Europe. Ces méthodes relèvent de ce qu'on appelle la «stratégie du choc» (Naomi Klein). Il s'agit d'intimider les gens, en fait de les terroriser.

SUIVRE LES PROCÉDURES

La criminalité d'État est un vaste sujet. Alexandre Zinoviev dit dans un de ses livres que les criminologues ne s'y intéressent pas assez. Ils devraient s'y intéresser davantage. C'est au moins aussi important que les autres formes de criminalité. Par criminalité d'État, on entend les crimes et délits commis par des policiers ou des membres des services spéciaux, mais aussi par l'appareil administratif et fiscal, les partis et le gouvernement, bien sûr aussi la justice, etc. L'éventail est fort large. En l'espèce, ce qu'il est important de dire, c'est qu'on n'est pas en présence de simples «bavures»: de simples «bavures», non. Quand les policiers disent qu'ils se sont bornés à suivre un certain nombre de «procédures», ils disent la vérité. Ces procédures sont les procédures aujourd'hui usuelles. Elles ne sont d'ailleurs pas particulières à Genève ou à la Suisse. Elles sont plus ou moins les mêmes partout. Et pour cause, puisqu'on a de bonnes raisons de penser qu'elles ont été élaborées à l'échelon supérieur (OTAN, UE).

Il n'y a donc eu aucun dérapage, personne n'a dérapé. Tout ce qui s'est passé était très normal, c'est ainsi très exactement que les choses devaient se passer. On vient d'évoquer l'affaire Brandt, mais l'affaire Brandt n'est pas la seule de son espèce. Tout le monde a encore en tête ce qui s'est passé à l'automne 2021 à Zermatt (Valais), lorsque plus de cinquante policiers armés jusqu'aux dents ont débarqué dans un restaurant pour arrêter les trois gérants, des gens auxquels l'État de droit reprochait de rester sourds à l'ordre qui leur avait été donné d'appliquer les mesures anti-Covid. Il y eut une épaule luxée. Là encore, toutes les procédures ont été respectées. D'une manière générale, les policiers ne prennent jamais aucun risque. Ils savent très bien ce qu'ils ont le droit ou non de faire. Ces personnels tiennent à leur emploi; ce qu'ils font donc, ils ne le font qu'en étant sûrs d'être couverts. En contrepartie, quand on leur dit de faire quelque chose, ils ne le font jamais à moitié. Ils vont toujours jusqu'au bout.

On encore, ce qui s'est passé à Berne il y a trois ou quatre ans, quand une dizaine de membres des troupes spéciales ont débarqué un beau matin chez l'ex-amie d'un ministre qu'elle essayait, semble-t-il, de faire chanter. Là encore, les

Le magazine de l'Antipresse est un hebdomadaire de réflexion et de divertissement multiformats.

Conception, design et réalisation technique: INAT Sàrl, CP 202, 1950 Sion, Suisse.

Rédacteur en chef: Slobodan Despot. Direction stratégique: Yulia Baburina.

Abonnement: [via le site ANTIPRESSE.NET](http://www.antipresse.net).

N. B. — Les hyperliens sont actifs dans le document PDF.

It's not a balloon, it's an airship! (MONTY PYTHON)

autorités se sont bornées à suivre la procédure. Quand on veut être poli, on parle d'usage disproportionné de la force. Sauf que la stratégie du choc forme un tout. Vous ne pouvez pas à la fois recourir à la stratégie du choc et respecter le principe de l'usage proportionné de la force. C'est l'un ou l'autre. La stratégie du choc, on l'a vu, sert à terroriser la population. À partir de là, l'usage disproportionné de la force est plutôt une bonne chose. Encore une fois, ce n'est pas particulier à la Suisse. La Suisse est sur la même trajectoire que l'ensemble des pays européens.

DÉRIVES IMPÉRIALES

L'erreur à ne pas commettre est donc de psychologiser de telles affaires ou de les réduire à leurs caractéristiques anecdotiques: haines personnelles, règlements de compte en veux-tu, en voilà, intrigues à n'en plus finir, etc. Toutes ces choses-là existent, bien sûr, il ne faut pas les négliger. Elles ont même une certaine importance. Sauf qu'elles nous détournent de l'essentiel. Tout le monde défend ses intérêts, on est bien d'accord. Le procureur Un tel est comme tout le monde, il défend ses intérêts. Le ministre Un tel, idem: il défend ses intérêts. Bien sûr aussi les personnels de la police et leur syndicat omnipotent. Et d'une manière générale les membres de la nomenklatura. Mais le vrai problème est ailleurs. On pourrait le résumer comme suit: de quoi au juste aujourd'hui parle-t-on, quand on parle de l'État de droit?

Personnellement, je n'ai jamais beaucoup cru à la réalité de l'État de droit. Je suis là-dessus de l'avis du comte Mosca dans la *Chartreuse de Parme*, qui dit à Fabrice quand ce dernier lui parle de magistrats jugeant en conscience: «Vous me ferez plaisir, vous qui voyagez pour vous instruire, de me donner l'adresse de tels magistrats, je leur écrirai avant de me mettre au lit». Mais il y a le plus et le moins. Quand on apprend qu'à Genève c'est le ministère public lui-même qui instruit les plaintes déposées contre lui, y compris celles pour abus d'autorité, on se demande si l'expression «État de droit» a encore le moindre sens en Suisse. Et donc, par là même, on est amené à s'interroger sur les dérives actuelles du régime occidental: dérives qu'on ne saurait qualifier que d'*impériales*, puisque, encore une fois, elles n'épargnent aucun pays. Elles montrent, en tout état de cause, *de quoi* les autorités aujourd'hui sont capables et ce qu'elles sont prêtes à faire.

LES BROUILLEURS DE CARTES

Cela étant, l'affaire Brandt est intéressante pour une autre raison encore: c'est que les autorités ont été *tenues en échec*. Mais oui. Elles l'ont d'abord été parce que Simon Brandt ne s'est pas laissé faire. C'est une première chose. Ensuite, certaines personnes lui sont venues en aide. Je dis bien certaines personnes et non certaines organisations. On aurait pu s'attendre de prime abord à ce que des orga-

nisations de défense des droits de l'homme se bougent un peu dans cette affaire. Pourquoi non? Quand des policiers débarquent à l'aube chez un député pour le cuisiner plusieurs heures durant sur des infractions inexistantes, non sans au passage s'être eux-mêmes rendus coupables de plusieurs atteintes graves aux droits de la personne, elles devraient a priori se sentir interpellées. Mais vous comprenez bien que j'ironise. On sait à quoi servent ces bureaucraties idéologisées et ce qu'il y a à en attendre. Il n'y a *rien* à en attendre.

Il n'y a naturellement rien à attendre non plus des médias *mains-tream*. Chacun a pu mesurer une fois de plus leur degré d'indépendance à l'égard des autorités et de l'État en général. L'exception qui confirme la règle a été un article du journal GHI. Et aussi l'Antipresse. Mais que je sache, l'Antipresse n'appartient pas aux médias *mainstream*.

Par ailleurs, un certain nombre d'individus isolés sont venus brouil-

ler les cartes, et c'est cela aussi qu'il faut regarder: cela surtout. Je pense en particulier à ce député PLR qui a demandé et obtenu la création d'une commission d'enquête parlementaire au sein du Parlement cantonal genevois. Cela sort tellement de l'ordinaire qu'on peut réellement ici parler de miracle. On ne dira pas que de tels miracles se produisent tous les jours, mais en l'espèce il s'en est produit un. C'est le grain de sable dans la machine. En l'espèce, la commission a rendu un rapport dévastateur qui met bien les choses au point. Le député a, lui, été exclu de son groupe, mais je pense que cela lui est maintenant assez égal. Ce qu'il a fait là a certainement été le travail le plus gratifiant de sa vie. On est bien au-delà ici de l'État de droit, et peut-être même du droit tout court, et naturellement aussi de la politique politicienne. C'est magnifique.

- Photo de Isis França sur Unsplash.

Pain de méninges

ESPÉRANCES DE GUERRE

La guerre: d'abord, on espère gagner; ensuite, on s'attend à ce que l'ennemi perde; puis on est satisfait que l'ennemi aussi souffre; à la fin, on est surpris que tout le monde ait perdu.

— Karl Kraus, *Die Fackel* n° 46, 9 octobre 1917.

rain et dans le bref opuscule où Jaime Semprun se fait un malin plaisir d'exalter les inappréciables mérites de la «novlangue française».(4) Cette «novlangue française» a trouvé une nouvelle application dans un discours de notre président jupitérien, quand, pour défendre sa réforme des retraites, adoptée à coups de hache sans vote de l'Assemblée, il a opposé la «légitimité» de son élection à la «violence de la foule», en se prévalant des neuf voix qui ont permis le rejet de la censure de son gouvernement. Ce mot lui-même, d'ailleurs, est devenu «obsolète» dans «la novlangue» et a fait place à une «gouvernance» aussi molle et inapte à gouverner dans sa réalité qu'autoritaire et implacable dans son discours. Et il est vrai que les quelques millions de personnes qui ont manifesté pour protester contre une loi ressentie comme injuste, pèsent peu face aux 58 % des électeurs qui avaient approuvé un programme annonçant cette réforme. Si on tient compte des 54 % d'abstentionnistes qui constituent désormais le plus grand parti de France, il convient de réduire ce score et de relativiser le nombre des Macroniens dont la plupart ont avoué avoir cédé à un chantage leur présentant Marine Le Pen comme le plus grand danger qui menaçait la sacro-sainte démocratie.

Aujourd'hui, la «gouvernance» de Macron n'est approuvée dans les sondages que par 15 % des Français. Ce bilan suffirait à discréditer la démocratie, mais les éléments de langage sont appelés à la rescousse pour pallier les impérities d'une politique

de gribouille qui s'exerce toujours au détriment des intérêts du plus grand nombre et pour le profit d'une minorité triée sur le volet.

Emmanuel Macron a cru triompher en jouant sur des mots répondant à une entité qui connaît plusieurs acceptions et il est aisé, mais peu probant de confondre la plèbe, le peuple, la foule et la masse. Or, les mots détournés de leur sens propre deviennent des armes d'une propagande d'autant plus efficace qu'elle s'exerce masquée. Les slogans, les invectives, les simplifications abusives, les bobards provoquent des réflexes émotionnels au détriment de la réflexion rationnelle.

Il s'ensuit une désagrégation de l'organisme social que Confucius a justement attribuée à la dépravation du langage quand il a dit que pour restaurer l'ordre dans la cité il fallait revenir aux dénominations correctes. On aurait aujourd'hui grand profit à suivre ce conseil quand on assiste aux ravages de la novlangue sur le niveau mental des populations occidentales.

AMÉRICANISATION DU LANGAGE... ET DU RESTE

À ce titre, depuis Victor Klemperer, la mécanisation, qu'il appelait «l'américanisation» du langage, a fait de grands progrès en imposant des schématismes qui déforment la réalité et substituent aux faits des surinterprétations qui justifient tous les excès. Ainsi, la pandémie du coronavirus et la guerre en Ukraine ont suscité des campagnes de terrorisme idéologique et médiatique qui ont cristallisé un consensus de l'opinion publique

incarné dans la conviction de représenter la victoire du bien sur le mal, de la vérité sur le mensonge. L'un des procédés favoris des agents de cette «contagion mentale» dénoncée par Gustave Le Bon est l'*inversion accusatoire* qui se substitue dans les mots à la réalité vécue par ceux-là mêmes qui la nient pour croire à des fantasmes, des mythes, des inventions, des absurdités, au mépris des faits attestés par un observateur, fût-il un Martien, doué de sa faculté de jugement. Dans cette «hallucination collective», si bien décrite par Gustave Le Bon, on assiste à la création de boucs émissaires qui servent d'exutoires à la peur suscitant le besoin de fabriquer des ennemis publics voués à l'opprobre, voire à l'extermination.

On pourrait se féliciter des avantages apportés par la démocratie se fondant sur l'égalité et la liberté individuelle, mais Tocqueville, dans ses considérations sur «La démocratie en Amérique», en jugeait déjà autrement quand il écrivait ceci:

«On sera surpris et effrayé de voir comment en Europe, tout semble concourir à accroître indéfiniment les prérogatives du pouvoir central et à rendre chaque jour l'existence individuelle plus faible, plus subordonnée et plus précaire. Les nations démocratiques de l'Europe ont toutes les tendances générales et permanentes qui portent les Américains vers la centralisation des pouvoirs et, de plus, elles sont soumises à une multitude de causes secondaires et accidentelles que les Américains ne connaissent point. On dirait que chaque pas qu'elles font vers l'égalité les rapproche du despotisme.» (5)

Et il concluait son panorama de la démocratie en Amérique par ces termes: > «Je crois qu'il est plus facile d'établir un gouvernement absolu et despotique chez un peuple où les conditions sont égales que chez un autre, et si un pareil gouvernement était établi chez un semblable peuple, non seulement il y opprimerait les hommes, mais qu'à la longue il ravirait à chacun d'eux les principaux attributs de l'humanité. Le despotisme me paraît donc particulièrement à redouter dans les âges démocratiques.» (6)

- Professeur, traducteur, essayiste, grand connaisseur du monde soviétique et des avant-gardes du XXe siècle, Gérard Conio a été le codirecteur de la grande collection des «Classiques Slaves» aux éditions L'Age d'Homme. On lira avec délectation son interview dans l'Antipresse: «*De l'homo sovieticus à l'homo democraticus*», AP011 | 14.2.2016.

NOTES

1. Alain de Benoist, *Nous et les autres: L'identité sans fantasmes*, éd. du Rocher, 2023. Voir également Eric Werner: «Les identités paradoxales d'Alain de Benoist», AP381 | 19/03/2023.
2. Voir aussi Ariane Bilheran: «*Le témoin par destin (Chroniques du totalitarisme, 6)*», AP299 | 22/08/2021.
3. Jean Baudrillard, *Simulacres et simulation*, éd. Galilée, 1985.
4. Jaime Semprun, *Défense et illustration de la novlangue française*, éd. de l'Encyclopédie des Nuisances, 2003.
5. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*, tome 2, Garnier-Flammarion, 1981, p. 369.
6. Idem, p. 389.



LA POIRE D'ANGOISSE par Slobodan Despot

La mort de Vladlen Tatarsky, ou la guerre de l'ombre

LE 2 AVRIL DERNIER, UNE EXPLOSION A FAIT VOLER EN ÉCLATS LES VITRINES D'UN CAFÉ DE ST-PÉTERSBOURG. UNE QUARANTAINE DE PERSONNES ONT ÉTÉ BLESSÉES, DONT UN ENFANT. UN HOMME EST MORT, DÉPECÉ. C'ÉTAIT L'UN DES CHRONIQUEURS DE GUERRE LES PLUS CÉLÈBRES DE RUSSIE. L'OPÉRATION REPOSAIT SUR UN PARFAIT CHEVAL DE TROIE.

Il avait parcouru toutes les tranchées du Donbass. Il y avait combattu lui-même. Comme tous ses confrères reporters-blogueurs indépendants, il prenait des risques inouïs, alertait, protestait, condamnait, s'exaltait. Son canal Telegram comptait plus d'un demi-million d'abonnés. Le catalogue de ses ennemis ne devait pas être beaucoup moins épais. C'était un journaliste conforme au critère de Hunter S. Thompson: écrivant ses récits sur sa propre peau. Il était courageux, charismatique et intelligent. Et c'était, sans conteste, un protagoniste de premier plan du dispositif de guerre information-

nelle russe. Le philosophe Andreï Korobov-Latyntsev le décrit ainsi:

«Vladlen était en mesure de diffuser des informations fondamentales pour comprendre cette confrontation. Il savait dire simplement contre qui nous nous battons, pour quoi nous nous battons et de quoi nous avons besoin pour gagner.»

Et ce général de la guerre des mots est mort bêtement, assassiné par une figurine dorée du plus mauvais goût dans un café branché de Pétersbourg... La mort n'a pas réussi à atteindre Vladlen Tatarsky sous son casque et derrière son gilet pare-balles. Elle l'a rattrapé devant

son public, en t-shirt, alors qu'il débailait son cadeau. L'explosif avait été déclenché à distance, le 2 avril à 18h15, par une carte SIM, comme dans le cas de Daria Douguina. Dont VT était l'ami.

QUAND LAOCOON SERA-T-IL ENTENDU?

A la guerre comme à la guerre, pourrait-on dire. C'est moins choquant, tout de même, que la jubilation entendue en Occident après la mort de Daria Douguina. Mais les détails de cet assassinat sont mémorables à plus d'un titre.

Timeo Danaos, et dona ferentes, disait Laocoon devant le cheval de Troie. «*Je crains les Grecs, même quand ils apportent des présents.*» Mais qui a jamais écouté les Laocoon? Maxim Fomin (le vrai nom de VT) savait sa tête mise à prix. Il y avait un service d'ordre dans le café, et il avait fait son travail. Une jeune femme avait apporté une statuette en guise d'hommage, mais on avait bloqué le colis à l'entrée.

C'est la cible elle-même qui a levé l'obstacle. La jeune admiratrice, charmante, avait simplement signalé que, voilà, elle aurait aimé lui offrir cette œuvre de ses mains... Vanité masculine, provocation, hybris? L'orgueilleux guerrier de plume a commandé qu'on la fît venir. Il a même proposé à la sculptrice de s'asseoir là, à ses côtés. Elle a gentiment décliné: trop timide. A préféré retourner dans l'anonymat de la salle... On l'a vue ressortir, choquée mais à peu près indemne, des décombres du café.

LA CANDIDATE PARFAITE

On ne sait pas ce que pensait Daria Trepova lorsqu'elle a accepté la mission rémunérée consistant à livrer à un personnage très exposé, et qu'elle détestait, cet objet piégé. Ni même si elle pensait, tout court. Tout ce qu'elle savait, dit-elle, c'est qu'il s'agissait de «quelque chose de mal». Selon ses propres explications, son «officier traitant» l'aurait assurée que c'était un dispositif d'écoute. Pour écouter qui? Un homme qui crie tout haut tout ce qu'il pense et voit, même en dormant? Pour l'écouter quand? Durant sa conférence publique ou à la maison, en supposant qu'il coucherait avec la statuette?

On ne peut croire à tant de naïveté. Certes, son comportement erratique après l'attentat témoigne d'un certain affolement. Elle avait un billet pour l'Ouzbékistan. Elle s'est mise à parcourir St-Pétersbourg en tous sens en traînant une grosse valise à roulettes... Jusqu'où pensait-elle aller ainsi, filmée sous tous les angles depuis le début de la fatidique soirée?

Il fallait une vraie fanatique pour accomplir un attentat aussi téméraire. Daria Trepova était membre active de l'ONG «anticorruption» d'Alexeï Navalny. L'homme que les Occidentaux veulent mettre à la place de Poutine rassemble, au-delà de son premier cercle d'affairistes et de manipulateurs, une cohorte de «libéraux» enragés et d'idéalistes diaphanes délestés du dernier gramme de cervelle. Le profil et l'acte

de Daria Trepova nous renvoient à l'épidémie d'attentats qui avait précédé en Russie les révolutions de 1905 et de 1917. Le tsar Alexandre II fut assassiné en 1881 non loin de là, et à l'explosif, par de semblables énergumènes de l'ONG «Volonté populaire», codirigés par une femme. L'assassinat de Tatarski a été revendiqué, lui, par une «Armée nationale républicaine» surgie du néant pour l'occasion. Mais la préparation et l'exécution témoignent d'un travail précis et patient de vrais professionnels.

Trepova avait de toute évidence le profil idéal pour devenir une nouvelle Sophia Perovskaïa. Elle était encadrée et dirigée depuis longtemps déjà par ses commanditaires, notamment pour l'infiltration des milieux nationalistes et de leurs lieux de rendez-vous. Les enquêteurs russes font remonter l'organisation et le financement du coup aux services ukrainiens, qui auront vu dans les disciples de Navalny un «vivier» de kamikazes intéressant à exploiter.

DAECH EN MODE LIBÉRAL

Vladlen Tatarsky est donc la deuxième personnalité russe de premier plan assassinée de manière spectaculaire, loin des lignes de front,

à l'explosif télécommandé et par une femme. Le jour où cela s'est produit, le drapeau russe venait d'être hissé sur la mairie de Bakhmout. Coïncidence ou diversion? On ne le sait pas, mais cet important progrès stratégique aura pour les Russes un goût amer. Ces assassinats évoquent une autre guerre, une guerre de l'ombre dont les soldats ne sont que des exécutants téléguidés et donc les commanditaires travaillent au sein d'organisations très compétentes. Plus compétentes sans doute que ne peut l'être le SBU ukrainien. Ce n'est pas sans raison, on s'en souvient, que le conseiller en communication de Zelensky avait vanté les méthodes de Daech(1): les voici mises en pratique par des *djihadistes* blancs et européens. Le terrorisme télécommandé est en train de devenir une armée privilégiée des services occidentaux. Combien de «cibles» sont encore en cours de traitement, en ce moment même, dans quels milieux? Et qu'est-ce qui nous dit que les mêmes méthodes, sans drapeau ni territoire, ne sont pas appliquées ailleurs?

- Illustration: Daria Douguïna et Vladlen Tatarsky. Assassinés pour leurs mots.

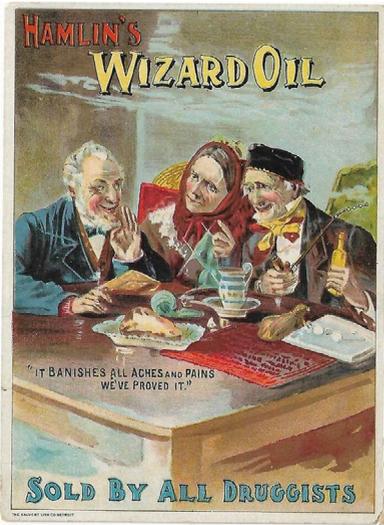
NOTE

1. Voir Slobodan Despot: «Aveuglés par le soleil noir», AP333 | 17/04/2022.

LISEZ-MOI ÇA! par Angélique Prick

«De l'art de dire des conneries», de Harry G. Frankfurt

NOUS SOMMES NOYÉS DE BARATIN PLUS ENCORE QUE DE FRANCS MENSONGES. OR LE BARATINEUR, AYANT FINI PAR PERDRE TOUT SENS DES RÉALITÉS, EST UN PLUS GRAND ENNEMI DE LA VÉRITÉ QUE LE MENTEUR LUI-MÊME. L'ESSAI ENTRAÎNANT ET CONCIS DE HARRY G. FRANKFURT LANCE UNE MISE EN GARDE SALUTAIRE!



Harry G. Frankfurt, professeur de philosophie de la très sérieuse université de Princeton, a publié en 2005 un bref essai qui a rencontré un véritable succès de librairie, ceci sans doute en raison de son titre accrocheur: *On bullshit*. Le *bullshit* («merde de taureau») est une expression argotique très utilisée dans le monde anglo-saxon, dont l'équivalent français se situerait à mi-chemin entre le baratin et la connerie (plutôt au pluriel comme dans «raconter des conneries»). Le baratin, en tant que concept,

n'avait pas encore fait l'objet d'un examen approfondi. Or, le sujet est brûlant, comme Frankfurt le souligne dès la première phrase:

«L'un des traits les plus caractéristiques de notre culture est l'omniprésence du baratin.»

Il trouve plusieurs raisons à cela. La société de consommation, où tout le monde a quelque chose à vendre, stimule la tendance au baratin. Le fait également que tout un chacun soit encouragé à émettre un avis sur tout: des conneries sont presque inévitablement proférées quand un individu aborde un sujet qu'il ne maîtrise pas. Frankfurt, qui a longuement étudié le concept de vérité, en particulier chez Descartes, met aussi en cause la postmodernité, pour laquelle la vérité est une question de perspective, et demeure donc toujours incertaine. Ce relativisme va de pair avec un déclin de la rigueur intellectuelle; il instaure le primat d'un *idéal de sincérité* (qui incite l'individu à donner une représentation honnête de lui-même) au détriment d'un *idéal d'exactitude* (qui l'inciterait à donner une représentation objective de la réalité).

Si le baratin est omniprésent dans nos sociétés, certains milieux en génèrent plus que d'autres.

«Le domaine de la publicité, celui des relations publiques, et celui de la politique, aujourd'hui étroitement liés aux deux précédents, abondent en conneries si totales et absolues qu'elles constituent de véritables modèles classiques de ce concept.»

Ce concept, précisément, quel est-il? Frankfurt établit l'essence du baratin en soulignant en quoi il diffère de certaines notions voisines, et en particulier du mensonge. Le menteur doit connaître la distinction entre le vrai et le faux afin d'insérer habilement un élément de fausseté parmi les composants véritables de la réalité. Pour être cru, il fait en sorte que le faux ressemble au vrai. Le baratineur, par contre, n'accorde pas la moindre attention à la distinction entre le vrai et le faux, il truquera le contexte si nécessaire. Le menteur reconnaît une hiérarchie entre la vérité et le mensonge, le baratineur, non. En cela, «le baratineur est un plus grand ennemi de la vérité que le menteur». Pour Frankfurt, «cette absence de tout souci de vérité, cette indifférence à l'égard de la réalité des choses constituent l'essence même du baratin».

Le baratineur jouit curieusement d'une indulgence plus grande que le menteur, car sa victime est moins encline à considérer ses propos comme un affront personnel. Néanmoins, le baratin fait des ravages, d'une part à cause de l'énergie nécessaire pour le contrecarrer, et qui a été quantifiée avec humour par la Loi de

Brandolini (ou *Principe d'asymétrie du baratin*: «La quantité d'énergie nécessaire pour réfuter du baratin est supérieure d'un ordre de grandeur à celle nécessaire pour le produire»). D'autre part, parce que le baratin est délétère pour le baratineur lui-même. Si le fait de mentir ne rend pas une personne incapable de dire la vérité, c'est bel et bien le cas pour le baratineur, constate Frankfurt. Il finit par ne plus prêter attention à ses propres assertions, si bien que son sens des réalités s'estompe, voire disparaît.

Or, dans un régime politique de terreur, cette dissipation peut aisément être instrumentalisée, comme l'avait déjà souligné Hannah Arendt:

«Le sujet idéal de la domination totalitaire n'est ni le nazi convaincu ni le communiste convaincu, mais les gens pour qui la distinction entre fait et fiction (c'est-à-dire la réalité de l'expérience) et la distinction entre vrai et faux (c'est-à-dire les normes de la pensée) n'existent plus.»⁽¹⁾

Méfiez-vous des baratineurs!

- Harry Frankfurt, *De l'art de dire des conneries*, Mazarine/Fayard, 2017 (aussi disponible en poche).
- Angélique Prick est docteur en géographie et auteur en norvégien et en français. Elle vit depuis plus de vingt ans au nord du cercle polaire. Elle tente d'écrire quelques beaux vers et de ne pas dire trop de conneries.

NOTE

1. Hannah Arendt, *Le système totalitaire*, Gallimard 2002, Points Essais.

TURBULENCES

TRIBUNE - Mais pas la bécasse!

L'assemblée générale d'une association ornithologique s'est tenue récemment dans un canton suisse romand. Après la partie statutaire habituelle (rapport du trésorier, constitution du comité) une proposition a été faite de créer un statut de membre collectif à côté de celui de membre individuel, pour permettre à des communes ou autres entités intéressées de participer aux activités de l'association.

Il s'agissait de définir quatre catégories de membres collectifs et de leur attribuer des noms d'oiseaux, du minuscule roitelet à l'énorme grand-duc, en fonction du montant de leur cotisation volontaire. Pas de problème jusque-là, sauf qu'une dame dans la salle a pris la parole pour dénoncer le fait que les quatre noms d'oiseaux choisis étaient tous affublés d'un article masculin: LE roitelet, LE loriot, LE grand-duc, et demander que la moitié des noms soient «féminins».

Certains ont donc proposé LA mésange, ou LA sittelle, par exemple. Un membre de l'association, facétieux, a surenchéri en se demandant s'il ne faudrait pas aussi, par souci d'inclusivité, équilibrer les noms entre oiseaux migrateurs et oiseaux sédentaires, ce qui a suscité quelques rires gênés...

La proposition d'équilibrer les genres des noms d'oiseaux proposés est passée au vote comme une lettre à la poste, avec une seule voix contre et quatre abstentions. Exit donc le loriot et un autre oiseau «masculin» au profit de la sittelle et d'un autre oiseau «féminin». Mais, étonnamment, le nom de la bécasse n'a pas été retenu... Quant à la problématique des oiseaux trans ou non-binaires, elle sera peut-être évoquée lors d'une prochaine assemblée générale.

* Philippe Stroot

MARQUE-PAGES - La semaine du 2 au 8 avril 2023

LES INCONTOURNABLES DE LA SEMAINE SÉLECTIONNÉS PAR SLOBODAN DESPOT

Raseur. Si Bébel nous a régalés avec les *Tribulations d'un Chinois en Chine*, Macron® nous désole avec les tribulations d'un pékinois à Pékin. Sa conférence de presse avec Xi Jinping ressemble à Jean Dujardin surjouant son rôle de gaffeur-hâbleur dans un épisode démotivé d'*OSS 117*. Voici comment *Politico* l'a vue:

Le contraste entre les styles des deux dirigeants était criant. Xi a lu un texte soigneusement rédigé en regardant droit devant lui avant de céder la parole à Macron. Le président français a ensuite parlé environ deux fois plus longtemps que son hôte — un faux pas protocolaire qui n'est pas passé inaperçu de l'entourage chinois de M. Xi.

Xi lui-même a parfois semblé impatient et agacé pendant que Macron continuait à parler. Le dirigeant chinois a poussé plusieurs soupirs profonds et a semblé mal à l'aise lorsque M. Macron s'est adressé directement à lui, tout en semblant improviser sur la guerre en Ukraine et leur responsabilité commune dans le maintien de la paix.

Pour rappel: le dirigeant d'un pays qui s'est autoeffacé de la carte diplomatique et militaire du monde était allé supplier le dirigeant de la première puissance économique mondiale de lâcher son principal fournisseur d'énergie et d'armement. Il y avait bien de quoi soupirer. Le plus fascinant, dans ces rencontres, est de voir à quel point les dirigeants occidentaux semblent croire à leur baratin.

Desperados. Ce surprenant article du *New York Times* parle soudain des «volontaires américains en Ukraine qui mentent, flambent et se chamaillent». Il dessine une constellation de fanatiques, de mytho-

manes et d'aventuriers chassant en eaux troubles, bref des énerguèmes qu'«on n'aurait jamais laissés approcher une ligne de front dans une guerre menée par les États-Unis». L'Ukraine, elle, peut bien accueillir les dingues et les criminels. Tel le fameux James Vasquez, qui a disparu des radars après avoir récolté, via ses vidéos, 3 millions de dollars. Cette prise de conscience médiatique arrive bien tard. Vasquez avait été dénoncé comme faussaire dès le début de la guerre par des observateurs proches du terrain. Gonzalo Lira, notamment, avait démonté ses mises en scène grossières. Cela n'a pas empêché des personnalités américaines de le soutenir et de se faire prendre en photo avec lui. L'escroquerie U.S. étiquetée «Ukraine» n'a pas de limites...

Bug. On demande au nouveau premier ministre de Nouvelle-Zélande ce qu'est une femme: il est tétanisé! «Je ne m'attendais pas à cette question, je n'ai donc pas préparé de réponse.» Le successeur de Jacinta Ardern ne saurait donc pas définir la... chose qui l'a précédé au poste qu'il occupe. N'ayant pas été branché ce jour-là sur ChatGPT, Chris Hipkins est resté planté en mode «erreur système». Déjà qu'il avait une tête d'hologramme, on sait maintenant aussi ce qu'il y a dedans...

Femme à barbe. Pourquoi tant de chichis? Irrité de voir tant d'athlètes médiocres devenir champions du jour au lendemain par changement de sexe, Avi Silverberg ne s'est même pas donné la peine de raser sa barbe: cet haltérophile s'est simplement déclaré femme à la veille d'une compétition. Et a explosé, bien entendu, le record de la discipline dans la catégorie «plus de 84 kg». Record précédemment détenu, soit dit en passant, par un(e) certain(e) Anne Andres, qui était un mâle biologique. Si d'aucuns protestaient, la réponse était prête: «Comment? Vous contestez mon identité?» Comme quoi, on

ne combat l'absurde que par encore plus d'absurde.

Chauffard! Un précédent historique a ébranlé la démocratie américaine cette semaine: l'ex-président Donald Trump a finalement bien été inculpé à New York. Du jamais vu? Pas vraiment. En 1872, le 18^e président, Ulysses S. Grant — le général qui avait battu les Sudistes — avait été arrêté en plein centre de Washington pour... excès de vitesse! Il avait en effet «perdu la maîtrise» de ses deux fougueux destriers et écopé d'une amende de 20 dollars. Il ne s'est pas présenté le lendemain à son procès. Trump y verra-t-il un exemple à suivre?

France vue des antipodes. Entretien insolite sur la chaîne australienne TNTRadio entre John Helmer et Slobodan Despot au sujet des violences en France (en anglais). Un troisième compère, George Eliason, basé à Lugansk, aurait dû participer à la discussion, mais la ligne était coupée. John Helmer tient un blog très connu, estimé et haï dans le monde anglo-saxon, au sujet des affaires russes: «Dances With Bears». On écouterait (ou lira) donc attentivement ses éclaircissements au sujet de l'affaire d'espionnage impliquant le correspondant américain Evan Gershkovich.

A entendre. Jacques Bouveresse, philosophe, «défenseur de la raison et des Lumières», professeur au Collège de France, nous a quittés en 2021. Dans cet entretien de 2015 sur France Culture, il évoque librement, avec intelligence, la nécessité de la satire, de Karl Kraus à Zinoviev, face à la corruption du système — dont il attribue la responsabilité fondamentale à la presse.

PHOTOBIOGRAPHIE PAR SLOBODAN DESPOT



Sur le fleuve. Belgrade, 23 février 2021.

Vingt-deux ans plus tôt, ces tours de la nouvelle ville étaient incendiées par les missiles de croisière de l'OTAN, les sirènes hurlaient et la population faisait la chaîne humaine sur les ponts pour les protéger de la destruction. Mais qu'en savait-elle, cette jeune fille? Elle n'était peut-être même pas encore née. Les tragédies passent comme l'adolescence et comme l'eau sous la forteresse du Kalemegdan et la ville renaît comme neuve à chaque printemps...

/iPhone 7+/